son énergie et à sa légèreté, dit M. le marquis de Dampierre, rendent ce bœuf propre, à un degré éminent, à tous les travaux de la terre. La profondeur moyenne de sa poitrine, la bonne direction de l'épaule et des membres, le sang qui s'y montre et y communique son énergie, malgré la petitesse des os, sa puissance musculaire enfin, lui permettent parfaitement de trotter dans le harnais sans s'essouffler, et il est reconnu dans tout le comté de Devon, dans le district surtout où cette race est conservée dans sa pureté, c'est-à-dire depuis Barnstaple jusqu'à Tiverton, que les bœufs font tous les travaux des champs aussi rapidement que les chevaux; et c'est au trot que les conducteurs les mènent au travail. » Les vaches de Devon donnent peu de lait, et perdent ce lait peu de temps après la mise bas, même quand elles allaitent; mais le lait de ces vaches est remarquable par la crème et la belle couleur jaune du beurre. Les Anglais riches recherchent ces produits à cause de leurs qualités, et préfèrent les vaches de cette race à d'autres qui donnent plus de lait. Les vaches sont petites en comparaison des bœufs. Ces animaux, aujourd'hui d'une grande précocité, sont susceptibles d'acquérir un très-haut degré d'engraissement. Ils prennent une chair marbrée, tendre et succulente, et une graisse jaune, mais très-estimée. Comme cette race réunit l'aptitude au travail et une grande disposition à l'engraissement, on l'a conseillée pour former, par croisement avec les vaches françaises, des bêtes très-propres et au travail et à la boucherie. On l'a surtout croisée avec la race de Salers, qui lui ressemble par la couleur. Les métis sont d'une taille moins élevée que les animaux de Salers; mais ils sont mieux conformés et plus fins, qualités qui toutefois ne compensent pas, pour les éleveurs, la diminution des qualités laitières.

Dans le comté de Devon, la propriété est assez divisée, et une ferme de 60 à 80 hectares, dont la majeure partie est en prairies, est regardée comme une grande ferme. Aussi l'aisance est-elle générale parmi les fermiers, qui du reste sont de mœurs sobres et frugales. Leur boisson habituelle est le cidre. Celui qu'ils fabriquent, regardé comme le meilleur de l'Angleterre, se recommande encore par la modicité de son prix.

L'industrie manufacturière consiste surtout dans la fabrication de grossières étoffes de laine; il existe en outre à Axminter des manufactures de tapis, à l'imitation des tapis de Perse et de Turquie; à Crediton et à Plymouth, des fabriques de toile; enfin l'on confectionne dans plusieurs villes des quantités considérables de chaussures de cuir, qui sont expédiées à Terre-Neuve. Un grand nombre d'habitants s'occupent aussi de l'exploitation des mines et des carrières, qui donnent des produits assez importants.

Les habitants primitifs du Devonshire furent les *Damnonii* ou *Dumnonii*, cités dans l'*Itinéraire* d'Antonin; et les nombreux vestiges d'anciens camps indiquent que cette contrée fut, à une époque reculée, le théâtre d'un grand nombre de combats. Plusieurs de ces camps sont évidemment de construction romaine. Compris, sous la domination des Romains, dans la *Britannia prima*, le Devonshire fut envahi au VIIe siècle par les Saxons, qui, malgré la résistance acharnée que les Bretons leur opposèrent pendant deux siècles, parvinrent à les refouler à l'ouest. Aux Saxons succédèrent les Danois, qui, à leur tour, repoussèrent les premiers envahisseurs et commirent d'épouvantables ravages dans cette partie de l'Angleterre, surtout au commencement du XIe siècle. Vers les premières années du XIIe siècle, Henri Ier donna cette province avec le titre de comte à Richard de Redvers, dont la petite-fille épousa plus tard Reginald de Courtenay, descendant de l'ancienne famille française de ce nom. Thomas Courtenay, sixième comte de Devon, fut décapité en 1466. Son frère, Jean, qui lui succéda, fut tué, en 1471, à la bataille de Tewkesbury; la famille fut proscrite et ses biens furent confisqués. Mais, en 1485, le roi Henri VII rendit le titre de comte de Devon à Edouard de Courtenay, appartenant à un rameau collatéral. Henri, petit-fils de cet Edouard, un instant le favori du roi Henri VIII et créé marquis d'Exeter, fut exécuté par ordre du roi en 1531. Edouard, fils de Henri, fut réintégré dans les titres de son père, à l'avénement de la reine Marie, et mourut sans enfants en 1556. Le titre de comte de Devon, considéré comme éteint, fut repris depuis par le représentant d'une branche collatérale de la maison de Courtenay d'Angleterre, lorsque, en 1831, la Chambre des lords, après enquête, eut reconnu que, dans les lettres patentes données à Edouard de Courtenay par la reine Marie, il était stipulé que le titre, à défaut de la ligne directe, passerait aux héritiers en ligne collatérale.

DEVON, comté de la terre de Van-Diemen, qui comprend trois centuries et douze paroisses, et renferme les villes d'Exeter, d'York et d'Ilfracombes.

DEVON SEPTENTRIONAL, contrée de l'Amérique anglaise du Nord, comprise dans les terres arctiques, à l'ouest de la mer de Baffin, séparée de l'archipel de Baffin-Parry, au sud, par le détroit de Lancaster-et-Barrow. Ce pays, imparfaitement connu, n'offre dans ses parties explorées qu'un assemblage d'îles couvertes de glace et aucune trace d'habitants.

DÉVONIEN, IENNE adj. (dé-vo-niain, iè-ne). Géol. Se dit de certains terrains de dépôt dont le type se trouve en Angleterre, dans le comté de Devon : *Terrains* DÉVONIENS. *Couches* DÉVONIENNES. *La famille des céphalaspides aux lourds boucliers, dont certains fragments du genre ptérichtys ont été pris longtemps pour des trilobites, caractérise exclusivement la formation* DÉVONIENNE. (De Humboldt.) *Le terrain* DÉVONIEN *se compose de schistes, de grès et de calcaires divers.* (L. Figuier.) *A la période* DÉVONIENNE *succède, dans l'histoire de notre globe, la période houillère.* (L. Figuier.) ‖ Se dit de la période géologique pendant laquelle se sont formés les terrains dévoniens : *La période* DÉVONIENNE.

— **Encycl.** La formation *dévonienne*, appelée aussi anthraxifère, présente des types minéralogiques très-distincts. En Angleterre, elle est caractérisée par un étage arénacé très-puissant; c'est ce qu'on appelle le vieux grès rouge, nom qui lui vient de ce que les roches sont fortement colorées par du fer peroxydé. Cet étage arénacé est surmonté par les roches calcaires dites calcaires carbonifères. En Belgique et dans le nord de la France, ainsi que dans la Prusse rhénane, la formation de transition supérieure est caractérisée par des alternances de roches arénacées, brèches, poudingues et psammites, avec plusieurs étages de calcaires carbonifères. Dans l'ouest de la France, on rencontre des dépôts de schistes et de calcaires souvent charbonneux, renfermant de petites couches de houille ou d'anthracite. Le groupe *dévonien* est toujours supérieur au système de couches formant les systèmes silurien et cambrien. Il forme un étage des terrains dits de transition ou primaires. On avait cru pendant quelque temps que les couches de poudingue qui sont à la partie supérieure du terrain silurien en faisaient partie, et l'on avait établi deux divisions comparables à celles des étages oolithiques; mais la différence que M. Lonsdale a reconnue entre les fossiles de ces deux étages autorise la séparation en deux terrains distincts, que M. Murchison a adoptée. Il résulte de son système que le terrain silurien comprend seulement le groupe des quartzites et des schistes ardoisiers, tandis que le terrain *dévonien* se composerait des poudingues supérieurs, des couches à anthracite, des schistes et des calcaires qui y sont associés. Le terrain *dévonien*, en France, constitue une bande fort allongée, depuis les environs de Doué (Maine-et-Loire) jusqu'à Nort (Loire-Inférieure); on en rencontre aussi plusieurs lambeaux dans les départements de la Sarthe et de la Mayenne. Ce terrain est partout caractérisé par la présence de couches de charbon, d'empreintes végétales et d'un calcaire contenant, comme fossiles, des amplexus, des térébratules et des orthocères réunis.

Dans l'ouest de la France, les couches sont parallèles à la stratification du terrain, et reposent partout sur la bande calcaire que termine le terrain silurien. La réunion constante du calcaire et du charbon est d'un haut intérêt pour l'agriculture; de plus, cette réunion est très-heureuse pour le géologue, car elle fournit continuellement la preuve de la position du terrain *dévonien* sur le terrain silurien. Il est à remarquer que les collines composées du terrain *dévonien* sont presque toujours arrondies; d'après M. Elie de Beaumont, cela tient à l'abondance du grès à gros grains, qui se désagrége facilement. Néanmoins, on y observe presque toujours, de distance en distance, des crêtes plus ou moins prononcées, formées par des couches plus résistantes, qui dévoilent la direction générale du terrain. Le vieux grès rouge, qui est un des étages les plus puissants de la formation *dévonienne*, est entièrement arénacé. Dans plusieurs contrées, et notamment dans les districts de l'ouest de l'Angleterre, il constitue la base de la formation *dévonienne*. Cet étage est composé d'assises alternantes de grès, de poudingues et de conglomérats. Le principe dominant est le quartz. La présence de fragments granitiques ou schisteux fait que ces roches se rapprochent quelquefois de la grauwacke; mais la prédominance constante du quartz et la nature ferrugineuse du ciment, qui donne un aspect sombre au dépôt, les font suffisamment distinguer. Si la formation est très-développée, les grès ou psammites sont ordinairement plus répandus que les conglomérats. Quelquefois l'agglutination est presque nulle, et la roche est friable, sablonneuse ou à l'état de cailloux roulés; mais ce cas se rencontre rarement, et généralement l'agglutination de la roche est assez grande pour qu'on puisse l'exploiter. Contrairement à ce qui a lieu en Angleterre, en Belgique et dans la Prusse rhénane, les étages sont parfois mélangés, de telle sorte que l'ensemble est représenté par des alternances répétées de plusieurs étages arénacés et calcaires.

L'étage du calcaire carbonifère est le premier qui présente les roches calcaires en assises puissantes et développées. Ces roches sont très-recherchées pour la fabrication des chaux et les constructions. Généralement le calcaire carbonifère est le support naturel et concordant de la formation houillère, qui, dans le centre et dans le midi de la France, s'est déposée immédiatement sur les terrains schisteux ou granitiques. Le calcaire est souvent grisâtre ou noir, et contient accidentellement de petites couches d'anthracite qui lui ont fait donner son nom. Les fossiles sont assez fréquents dans cet étage; certains bancs en sont pétris; ce sont des polypiers, des bellérophons, des évomphales, des productus, etc., qui généralement se détachent en clair sur le fond plus coloré de la roche. Les alternances des calcaires carbonifères et des couches quartzo-schisteuses passent au terrain houiller par un banc puissant de schiste noir, nommé schiste alumineux. Il est pénétré de pyrite de fer, qui se décompose à l'air. Enfin, souvent des couches de schistes alternent avec des calcaires noirs, et contiennent des couches d'anthracite. Ces terrains sont liés, par la nature des roches constituantes et par le gisement, avec le terrain de transition, dont ils forment en quelque sorte le dernier étage. Ce fait, qui se présente notamment en Belgique, peut être regardé comme la liaison de la formation *dévonienne* avec la formation houillère. Enfin, la houille peut jouer un rôle encore plus important, lorsqu'il se produit des alternances de poudingues, de grès et de schistes charbonneux, comprenant des couches de houille anthraciteuse, et quelquefois de houille grasse. Du reste ces alternances renferment des impressions végétales identiques à celles de la véritable formation houillère, de telle sorte que les deux étages se confondent presque complétement.

DÉVONITE s. f. (dé-vo-ni-te). Minér. Nom donné par Thomson à la wavellite, trouvée dans le comté de Devon, en Angleterre.

DEVONPORT, ville maritime d'Angleterre, comté de Devon, à 72 kilom. S.-O. d'Exeter, à 3 kilom. N.-O. de Plymouth, dont elle fut un faubourg jusqu'en 1824, sous le nom de Plymouth-dock, par 50° 24′ de lat. N. et 6° 33′ de long. O.; beau port de commerce à l'embouchure de la Tamar dans la Manche; 50,440 hab. Place forte, défendue par une muraille au N.-E. et au S.-O. et par les imposantes batteries du Montwise du côté de la mer.

Devonport est une ville bien bâtie, à trottoirs pavés d'un marbre qu'on trouve dans les environs; on y admire surtout les trois chapelles épiscopales et les quatre docks, les plus beaux peut-être du monde entier; ces docks contiennent des ateliers de serrurerie, de corderie, d'agrès et d'équipement de vaisseaux, des chantiers de construction pour la marine royale établis par Guillaume III, de vastes magasins pour l'approvisionnement de la marine et d'immenses réservoirs d'eau douce. Les autres édifices importants sont : la poudrière, l'arsenal des canons, l'hôtel de ville, une colonne d'ordre dorique, érigée en 1824 pour célébrer le changement de nom qui a donné à la ville une sorte d'autonomie, la bibliothèque, composée de 4,000 volumes, et l'hôpital militaire.

DEVONSHIRE (comtes et ducs de), titres qui furent donnés à la famille Cavendish. Le premier de ses membres qui porta le titre de comte fut William Cavendish, baron de Hardwick, à qui le roi Jacques Ier l'octroya en 1818, en récompense de ses services. William Cavendish, arrière-petit-fils du précédent, eut une grande part à la révolution qui plaça sur le trône d'Angleterre le prince d'Orange, et reçut pour prix de ses efforts les titres de marquis d'Hartington et de duc de Devonshire, ainsi que la charge de grand maître de la maison de la reine Anne. Il mourut en 1707. — Son fils William, deuxième duc de Devonshire, épousa la fille du malheureux lord William Russell et hérita des immenses richesses et des charges de son père, qui devinrent, en quelque sorte, héréditaires dans sa famille. En mourant (1729), il laissait de son mariage deux fils, dont le cadet, Charles, fut père du célèbre chimiste Cavendish. L'aîné, William, mort en 1755, fut vice-roi d'Irlande de 1736 à 1745, et laissa un fils, également du nom de William, né en 1720, mort en 1763, qui devint vice-roi d'Irlande comme son père, épousa la fille unique du comte de Burlington et laissa une fortune énorme. — William, cinquième duc de Devonshire, fils du précédent, né en 1748, mort en 1811, fut nommé lord trésorier d'Irlande en 1766. Comme tous les membres de sa famille, il se constitua le défenseur de ce malheureux pays et appartint au parti whig modéré. Il épousa successivement deux femmes également distinguées, qui méritent à tous égards qu'on leur consacre quelques lignes. — La première, Georgina, fille du comte Spencer, née en 1757, morte en 1806, joignait à une éclatante beauté les dons de l'esprit et de la grâce, la noblesse du caractère et beaucoup d'instruction. Entourée d'hommages, vivant au milieu des hommes les plus brillants, elle sut néanmoins conserver la réputation la plus pure. Elle ne se contenta pas d'être une femme d'esprit et de l'esprit le plus cultivé, elle s'adonna avec beaucoup de succès à la poésie. La principale de ses productions est un poëme intitulé le *Passage du Saint-Gothard*, écrit en un style élégant et harmonieux, que Delille a traduit en vers français (Paris, 1802, in-8°). Cultivant les lettres, possédant une véritable supériorité intellectuelle, il lui était difficile de rester étrangère à la politique. Elle comptait parmi ses amis le célèbre Fox. Un jour où celui-ci se présentait à Westminster comme candidat au Parlement et où son élection paraissait fort compromise, la belle duchesse de Devonshire se mit elle-même à lui recruter des voix. Un boucher, à qui elle demandait son suffrage, consentit à voter pour Fox, mais à une condition, c'est qu'elle lui laisserait prendre un baiser. L'aristocratique solliciteuse ne fut nullement scandalisée de cette familiarité et accepta le marché de la meilleure grâce du monde, à la grande jubilation de tous les témoins de cette scène caractéristique. Elle conserva presque intacte jusqu'à la fin de sa vie sa beauté, qui produisait une impression si vive qu'un jour un fermier, l'ayant aperçue à une course de chevaux, s'écria dans son ravissement : « Ah! que ne suis-je le Dieu tout-puissant, elle serait dans le ciel! » — Elisabeth, fille de lord Hervey, comte de Bristol, née en 1759, morte à Rome en 1824. Elle était veuve de M. Forster lorsqu'elle épousa, après la mort de la précédente, William, duc de Devonshire, qui la laissa veuve pour la seconde fois en 1811. Cette femme remarquable par sa beauté et par son esprit, avait été l'amie intime de Georgina Spencer. Elle avait voyagé en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, avait acquis des connaissances étendues et possédait au plus haut degré l'art de charmer. Aussi exerça-t-elle une haute influence sur plusieurs personnages éminents et, par eux, sur les affaires politiques. En 1815, elle quitta l'Angleterre pour aller se fixer à Rome, où elle passa le reste de sa vie au milieu des hommes les plus distingués et des artistes les plus célèbres, parmi lesquels nous citerons Consalvi, Canova, Thorwaldsen. Elle publia une édition de l'*Enéide* de Virgile, traduite par Annibal Caro (Rome, 1828, 2 vol. in-fol), avec des gravures d'après les dessins des meilleurs artistes, et la fit tirer à 150 exemplaires. Elle édita avec le même luxe la cinquième satire d'Horace et le poëme de son amie Georgina, le *Passage du Saint-Gothard*. Enfin elle fit faire des fouilles qui amenèrent la découverte de la colonne de Phocas, au Forum. — William Spencer Cavendish, sixième duc de Devonshire, né en 1790, mort en 1858. Il était fils de William de Devonshire et de Georgina Spencer. Après la mort de son père, en 1811, il lui succéda à la pairie et demanda pour les catholiques irlandais la plénitude des droits civils et religieux. Il voyagea dans les principaux Etats de l'Europe, fut nommé, en 1826, ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg pour le couronnement de l'empereur Nicolas et y montra la plus grande magnificence. Membre du parti whig, il devint lord chambellan pendant le ministère Grey (1830-1834) et se prononça pour le bill de réforme. Le duc de Devonshire se créa un magnifique musée enrichi de peintures, de sculptures et d'objets d'art, achetés à grands frais dans toutes les parties du continent. Il fit construire à Chatsworth, par le célèbre Paxton, des serres chaudes qui sont uniques en leur genre, et commença l'exploitation considérable des mines de Speedwel dans le comté de Derby. Le duc de Devonshire est mort sans enfants. — William Cavendish, duc actuel de Devonshire, né à Londres en 1808. Il est cousin du précédent, dont il a recueilli les titres et la fortune en 1858. Sous le nom de comte de Burlington, il a été successivement membre du Parlement de 1829 à 1834, chancelier de l'université de Londres de 1836 à 1856, député lieutenant du Lancashire (1852) et lord lieutenant du comté de Derby (1857). En 1861, il a succédé au prince Albert comme chancelier de l'université de Cambridge. — Son fils aîné, qui est appelé à lui succéder, Spencer Compton, marquis de Hartington, né en 1833, a été successivement député lieutenant du comté de Derby (1855) et du comté de Lancastre (1856), lord de l'amirauté (1863) et sous-secrétaire d'Etat de la guerre. La devise des Devonshire est : *Cavendo tutus*, qui résume assez bien leur conduite politique prudente, libérale et modérée.

DÉVORANT (dé-vo-ran) part. présent du v. Dévorer : *Des anthropophages* DÉVORANT *leurs prisonniers.*

. . . . . Bientôt, le long de sa mèche perfide,
Le feu glisse et s'avance en *dévorant* son guide.
DELILLE.

DÉVORANT, ANTE adj. (dé-vo-ran, an-te — rad. *dévorer*). Qui dévore, qui mange avec avidité : *Lion* DÉVORANT. *Bête* DÉVORANTE. *La Russie est depuis trois ans comme une brebis déchirée par des loups* DÉVORANTS. (Mérim.) *Comme une nuée de sauterelles* DÉVORANTES, *les barbares vont s'abattre sur la Dacie riveraine.* (Am. Thierry.) *Tigrures et mouchetures sont des marques aristocratiques auxquelles se reconnaissent une foule d'animaux* DÉVORANTS *et venimeux.* (Toussenel.)

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens *dévorants* se disputaient entre eux.
RACINE.

‖ Qui consomme ou excite à consommer beaucoup de nourriture : *Estomac* DÉVORANT. *Faim* DÉVORANTE. *Appétit* DÉVORANT. *Les grosses fourmis de la Guyane sont bénies précisément pour leur puissance* DÉVORANTE. (Michelet.)

Les loups ont oublié leur instinct *dévorant*.
DELILLE.

— Poétiq. Qui détruit avec rapidité : *La flamme* DÉVORANTE. *Le temps, dans sa marche* DÉVORANTE. (Acad.) *La famine suit les armées* DÉVORANTES, *et l'armée périt dans sa fleur.* (Deleuze.)

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre *dévorante* aussitôt le consume.
J.-B. ROUSSEAU.

Et sur son char de feu la foudre *dévorante*
Parcourt les airs épouvantés.
GILBERT.

‖ Qui ronge les organes vitaux; qui détruit la santé : *Air, climat* DÉVORANT. *Mal* DÉVORANT. *Chaleur* DÉVORANTE. *Sentir dans ses entrailles un feu* DÉVORANT. *Eprouver une fièvre* DÉVORANTE. *L'air* DÉVORANT *et salin des Antilles prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur sexe.* (Raynal.)

— Qui consume, qui use les facultés; fiévreux, extrêmement actif : *Soucis* DÉVORANTS. *Ardeur* DÉVORANTE. *Zèle* DÉVORANT. *L'ambition de l'esprit n'est pas moins* DÉVORANTE *que celle du cœur.* (Barthél.) *La marine militaire est une plaie* DÉVORANTE *qui épuise les nations* (Poucquevilles.) *Les douleurs cachées sont les plus* DÉVORANTES, *comme les maladies mystérieuses sont les plus fatales.* (Csse de Blessington.) *Pour les chemins de fer, le brassement des nations et des races, qui ne s'opérait jusqu'à présent que dans les* DÉVORANTES *fournaises de la guerre, s'effectuera dans de douces étreintes.* (Mich. Chev.) *Les Françaises ont une imagination* DÉVORANTE *et une nature froide.* (Mme E. de Gir.)

Des chagrins *dévorants* attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
DELILLE.

‖ Extrêmement avide : *L'offrande n'est jamais pour le saint, ni nos épargnes pour les rois, mais pour cet essaim* DÉVORANT, *qui sans cesse bourdonne autour d'eux depuis leur berceau jusqu'à Saint-Denis.* (P.-L. Cour.) *La société procède comme l'Océan : elle reprend son niveau, son allure après un désastre, et en efface la trace par le mouvement de ses intérêts* DÉVORANTS. (Balz.)

— Substantiv. Fam. En parlant d'une personne dont la faim est extraordinaire ou qui mange avec gloutonnerie : *Un* DÉVORANT. *Quelle* DÉVORANTE!

— s. m. Compagnon du devoir. ‖ On dit mieux, mais plus rarement, DÉVOIRANT.

— **Encycl.** V. COMPAGNONNAGE, DEVOIR.

DÉVORATEUR, TRICE adj. (dé-vo-ra-teur, tri-se — rad. *dévorer*). Qui dévore : *Chez les races sémitiques, la religion ne conçoit que le Dieu roi,* DÉVORATEUR *et solitaire.* (H. Taine.)

— Techn. *Cylindre dévorateur*, Cylindre qui, dans les féculeries, sert à réduire en pulpe les tubercules : *L'enfant qui ordinairement, dans les féculeries, sert la râpe, pousse les tubercules un à un dans une ouverture, d'où ils tombent sur le* CYLINDRE DÉVORATEUR, *où ils se réduisent successivement en pulpe.* (Payen.)

— Substantiv. Personne ou objet qui dévore : *Le temps est un impitoyable* DÉVORATEUR. *Le temps était venu de commencer la croisade contre les* DÉVORATEURS *de la terre, et de les dévorer à leur tour.* (Proudh.) *Le clerc et le noble se sont faits les* DÉVORATEURS *du pauvre.* (Proudh.)

DÉVORÉ, ÉE (dé-vo-ré) part. passé du v. Dévorer. Mangé, devenu la proie d'un animal : *Brebis* DÉVORÉE *par les loups. Gibier à demi* DÉVORÉ *par les chiens. Feuilles* DÉVORÉES *par les chenilles. Tout périt sans retour autour de nous, depuis l'insecte* DÉVORÉ *par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.* (Volt.)

— Par anal. Rongé, détruit, consumé : *Fer* DÉVORÉ *par la rouille. Maison* DÉVORÉE *par les flammes.* ‖ Ruiné, usé, épuisé progressivement : *Malade* DÉVORÉ *par la fièvre. Voyageur* DÉVORÉ *de soif. L'Etna, couvert de neiges éternelles, domine sur toute la Sicile, qui, sans ce secours de la Providence, eût été* DÉVORÉE *des rayons du soleil.* (A. Martin.)

. . . . . On est *dévoré* par les frais.
Voulez-vous un conseil? Ne bâtissez jamais.
PONSARD.

— Fig. Absorbé, emporté, détruit : *Les Bourbons de France, soit faute, soit malheur, avaient été* DÉVORÉS *par la Révolution française.* (Thiers.) *Les siècles enfantent les siècles et en sont* DÉVORÉS. (Ballanche.) ‖ Tourmenté par un désir ardent, par une passion inquiète : *Etre* DÉVORÉ *de curiosité. Dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont* DÉVORÉS *de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux.* (Volt.) *Sondez bien votre cœur, et voyez s'il est possible d'éteindre le feu dont il est* DÉVORÉ. (J.-J. Rouss.) *Louis XI, vers la fin de sa vie, s'enferma au château de Plessis-lez-Tours,* DÉVORÉ *de peur et d'ennui.* (Chateaub.)

. . . . Mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est *dévorée*.
VOLTAIRE.

‖ Dissipé rapidement : *Fortune rapidement* DÉVORÉE. *La majeure partie du budget est* DÉVORÉE *par des services improductifs.* (L. Jourdan.) ‖ **Lu avec avidité** : *Un roman* DÉVORÉ *en quelques heures.*

DÉVORER v. a. ou tr. (dé-vo-ré — lat. *devorare*, mot formé du préf. *de*, et de *vorare*, dévorer. Ce dernier mot est rattaché par Curtius, à cause de la permutation fréquente du *g* avec le *v*, à la racine sanscrite *gar*, dévorer, engloutir, d'où aussi le sanscrit *garas*, boisson; le grec *bibrôskô, bibrôkô*, manger, *bora*, aliment, *boros*, gourmand, goulu, *brôma*, nourriture, *brôtêr*, mangeur; le lithuanien *gerti*, boire, *girtas*, ivre, *geris*, boisson; l'ancien slave *zreti*, engloutir; l'ancien allemand *giri*, avide, *gir*, allemand moderne *geyer*, vautour, proprement l'oiseau vorace; le gothique *geirô*, *gairnei*, avidité, désir, etc. On peut rattacher à la même famille le sanscrit *giri, girika*, souris; le latin *glis, gliris*, loir, dont le thème primitif est *gilis*, équivalant à *giris*; le latin *glutire*, engloutir, *gula*, gueule, *gurges*, gouffre, abîme, et peut-être bien aussi le grec *barathron*, même sens). Manger en déchirant avec les dents : *La Fable dit que Saturne* DÉVORAIT *ses enfants.* (Acad.) *Le loup est préparé à* DÉVORER *le troupeau.* (Mass.) *Si l'on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles* AURAIENT DÉVORÉ *les pénitents.* (Volt.) *Tous les animaux sont perpétuellement en guerre : chaque espèce est née pour en* DÉVORER *une autre.* (Volt.) *Les sauvages de l'Amérique brûlent leurs ennemis vivants et* DÉVORENT *leurs chairs toutes sanglantes.* (B. de St-P.) *Un animal n'a pas plutôt cessé de vivre qu'à l'instant arrivent de toutes parts d'autres animaux pour le* DÉVORER. (Cuv.) *Il y a des animaux chez lesquels les mâles* DÉVORENT *leurs petits.* (Maquel.)

Un monstre mugissant, au poitrail de taureau,
Tous les ans *dévorait* en ses sombres caresses
Cinquante beaux enfants, vierges aux longues tresses.
A. BARBIER.

‖ Ronger; détruire en mangeant : *Les chenilles* ONT DÉVORÉ *toutes les feuilles de ce rosier. Les oiseaux* DÉVORENT *tous nos raisins.* (Acad.) *Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui* DÉVORER *le cœur.* (Chateaub.) *Les femelles d'araignée* DÉVORENT *les mâles après l'accomplissement de leur fonction.* (Maquel.)

Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas! ils dormaient hier!
Et notre cœur doute encore
Que le ver déjà *dévore*
Cette chair de notre chair.
LAMARTINE.

— Par anal. Avaler goulûment, manger avec avidité : DÉVORER *son dîner.* ‖ S'emploie souvent absol. : *Cet homme ne mange pas, il* DÉVORE. (Acad.)

— Fam. Tourmenter de ses piqûres : *Les moustiques, les mouches, les puces, les punaises* DÉVORENT *à l'envi le voyageur.*

— Poétiq. Boire, pomper, absorber :

La terre qui nous porte, insensible matrone,
Ne se fatigue point à *dévorer* nos pleurs.
A. BARBIER.

— Par ext. Ronger, user progressivement : *Les acides* DÉVORENT *les métaux. L'air* DÉVORE *les pierres. Les fleuves* DÉVORENT *leurs bords.* ‖ Consumer, détruire, anéantir : *Les flammes* ONT DÉVORÉ *ces chefs-d'œuvre. Le temps* DÉVORE *tout. L'air froid des montagnes* DÉVORE *les poumons. La flamme du bûcher* DÉVORAIT *ceux que la mort avait moissonnés.* (Barthél.) *Le temps* A DÉVORÉ *le passé, il* DÉVORE *le présent, il* DÉVORERA *l'avenir.* (Volt.) *Bonaparte* DÉVORAIT *des soldats, en demandait, les* DÉVORAIT, *en demandait de nouveau.* (J. Droz.) *Le tombeau nous* DÉVORE, *mais ne nous absorbe pas; nous sommes consumés, non détruits.* (J. Joubert.) *Véritable Saturne du travail, l'industrie* DÉVORE *ses enfants et ne vit que de leur mort.* (L.-N. Bonap.) *Le mal provoque l'homme au progrès, et le progrès à son tour* DÉVORE *le mal.* (E. Pelletan.)

Ce siècle avant trente ans *aura* tout *dévoré*.
V. HUGO.

La gloire des méchants en un moment s'éteint,
L'affreux tombeau pour jamais les *dévore*.
RACINE.

Quand vous formez des prés, craignez le voisinage
D'un fleuve qui toujours *dévore* son rivage.
ROSSET.

Depuis le jour qu'Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleurs paya son attentat,
La canicule en feu *dévora* les campagnes.
BOILEAU.

‖ Faire maigrir, altérer la santé de : *Je voudrais être assurée que vous fussiez aussi bien que moi et que l'air de Provence ne vous* DÉVORÂT *point.* (Mme de Sév.)

— Tourmenter, inquiéter, en parlant d'une souffrance, d'un besoin, d'une passion : *La faim, la soif le* DÉVORE. *La fièvre me* DÉVORAIT. *La jalousie le* DÉVORE. *Le zèle ne vous* DÉVORE *pas. L'ennui qui* DÉVORE *les autres hommes est inconnu à ceux qui savent s'occuper.* (Fén.) *L'envie et le soupçon ont presque toujours un même effet; la première* DÉVORE *son maître, l'autre l'inquiète.* (Duclos.) *Le cœur s'arrache avec peine à la souffrance qui le* DÉVORE. (La Rochef.-Doud.) *L'ennui ronge et* DÉVORE *l'esprit, comme l'inanition mine et consume le corps.* (L'abbé Bautain.)

Gens que l'avarice *dévore*,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
BÉRANGER.

Cent fois plus malheureux et plus infâme encore
Est ce fripier d'écrits que l'intérêt *dévore*,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs.
VOLTAIRE.

— Fig. Epuiser, ruiner, absorber : *L'impôt* DÉVORE *le revenu. Paris* DÉVORE *la France.* (Proudh.)

On les voyait tous trois s'empresser sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi se presser ardemment
A qui *dévorerait* ce règne d'un moment.
CORNEILLE.

‖ Dissiper avec prodigalité : DÉVORER *tout son bien. L'héritier prodigue paye de superbes funérailles et* DÉVORE *le reste.* (La Bruy.)

César jouit de tout et *dévore* le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
VOLTAIRE.

‖ Retenir avec effort, ne pas laisser paraître : DÉVORER *ses larmes.* DÉVORER *sa douleur.* ‖ Souffrir, supporter en silence, sans se plaindre : DÉVORER *un affront.* DÉVORER *une injure. Il faut savoir essuyer des dégoûts,* DÉVORER *des rebuts.* (Mass.) *Le lâche a moins d'affronts à* DÉVORER *que l'ambitieux.* (Vauven.)

Quiconque ne sait pas *dévorer* un affront
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie;
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.
RACINE.

‖ Mal employer, gaspiller; jouir en hâte et avec imprévoyance de : *Balzac cherchait à se dérober aux visites d'amis ou de flâneurs qui venaient lui* DÉVORER *son temps.* (J. Lecomte.)

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité.
DELILLE.

. . . . Vous plaignez-vous toujours
Des nombreux visiteurs qui *dévoraient* vos jours?
POURAIX.

‖ Hâter de ses vœux, attendre avec impatience :

Il semble d'un regard *dévorer* l'avenir.
DUCIS.

L'impatient Thierry *dévore* les instants.
LEMERCIER.

‖ Lire avec avidité : *Il ne lit pas les livres, il les* DÉVORE. *J'*AI DÉVORÉ *ce roman. Franklin trouva dans la bibliothèque de son père un Plutarque qu'il* DÉVORA. (Mignet.) *Tout le monde* A DÉVORÉ *les* Mystères de Paris, *même les gens qui ne savent pas lire.* (Th. Gaut.) ‖ Ecouter avec complaisance, accepter avec bonheur : *On écoute avidement, on* DÉVORE *la calomnie, parce qu'elle soulage les tourments de l'orgueil.* (Lamenn.)

— *Dévorer des yeux*, Regarder, contempler avec une curiosité ou une passion avide : *Ici, une amante affligée exprime sa langueur; une autre* DÉVORE DES YEUX *son amant.* (Montesq.)

— *Dévorer l'espace*, Courir avec une extrême rapidité :

Le signal est donné, les coursiers pleins d'audace
Font voler la poussière et *dévorent l'espace.*
LE BAILLY.

J'ai dévoré l'espace et brûlé le chemin;
Je vous raconterai tous mes exploits demain.
C. DOUCET.

— *Terre qui dévore ses habitants*, Pays dont les habitants meurent en très-grand nombre.

Se dévorer v. pr. Etre dévoré, mangé par les animaux : *Il ne* SE DÉVORE *plus guère d'hommes dans les bois; le beau temps des loups est passé.* ‖ Etre dissipé, absorbé, consumé : *Que de belles fortunes* SE DÉVORENT *sans utilité pour personne!*

— Se détruire soi-même, causer sa propre perte : *Vos passions ayant essayé de tout, il ne vous reste plus qu'à* VOUS DÉVORER *vous-même.* (Mass.) *L'intelligence active et chercheuse* SE DÉVORE *souvent elle-même.* (G. Sand.)

Le monstre de l'ennui lui-même *se dévore*;
Il se fuit en tout lieu, se retrouve et s'abhorre.
FRÉVILLE.

‖ Se livrer à l'inquiétude, au tourment : *Je* ME DÉVORE *de cette envie.* (Mme de Sév.)

— Fam. *Se dévorer*, Se gratter avec une sorte de rage : *Il* SE DÉVORE *les bras. Cet enfant est toujours à* SE DÉVORER.

— Réciproq. Se manger mutuellement : *Les brochets* SE DÉVORENT *les uns les autres.* (Acad.) *Les animaux carnivores* SE DÉVORENT *entre eux comme les anthropophages.* (Raspail.)

DÉVOREUR, EUSE s. (dé-vo-reur, eu-ze — rad. *dévorer*). Celui, celle qui dévore : *Dans les festins d'Homère, on tue un bœuf pour régaler ses hôtes, comme on tuerait, de nos jours, un cochon de lait. En lisant qu'Abraham servit un veau à trois personnes, qu'Eumée fit rôtir deux chevreaux pour le dîner d'Ulysse, et qu'autant en fit Rébecca pour celui de son mari, on peut juger quels terribles* DÉVOREURS *de viande étaient les hommes de ces temps-là.* (J.-J. Rouss.)

— Fam. *Dévoreur, dévoreuse de livres*, Personne qui lit avec avidité : *Pauline, cette* DÉVOREUSE DE LIVRES. (Mme de Sév.)

DEVOS (Martin), peintre hollandais, né à Anvers vers 1534, mort en 1604. Il reçut les leçons de son père Pierre Devos et de Frank Floris, puis se rendit en Italie et visita Rome et Venise, où il travailla quelque temps avec le Tintoret. De retour dans sa ville natale, il fut agrégé à la Société des peintres d'Anvers (1559) et acquit de la réputation par ses excellents portraits et ses tableaux d'histoire. Le musée du Louvre possède de lui : *Pan s'apprêtant à combattre des tigres* et les *Grands fleuves de l'Afrique et de l'Asie.*

DÉVOT, OTE adj. (dé-vo, o-te — lat. *devotus*, dévoué, consacré). Pieux, attaché scrupuleusement aux pratiques religieuses : *Etre* DÉVOT. *Les personnes* DÉVOTES. *Louis XI fut un prince* DÉVOT *et cruel.* (Acad.) *Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très-fortement; mais, avant que d'être* DÉVOT, *je veux que vous soyez chrétien.* (Bourdal.) *Force gens veulent être* DÉVOTS; *fort peu veulent être humbles.* (La Rochef.) *Une de mes grandes envies, ce serait d'être* DÉVOTE; *je ne suis ni à Dieu, ni au diable, cet état m'ennuie.* (Mme de Sév.) *Dès qu'on n'est pas assez* DÉVOT *pour être capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer.* (Mme de Maint.) *C'est trop contre un mari d'être coquette et* DÉVOTE; *une femme devrait opter.* (La Bruy.) *Si l'on est* DÉVOT *durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il faut la quitter?* (J.-J. Rouss.) *Quand nous sommes las d'être impies, nous devenons* DÉVOTS. (H. Rigault.)

Quoi! vous êtes *dévot* et vous vous emportez!
MOLIÈRE.

Ah! pour être *dévot* je n'en suis pas moins homme.
MOLIÈRE.

Le commun caractère est de n'en pas avoir;
Le matin incrédule, on est *dévot* le soir.
ANDRIEUX.

C'est dans le calme et le silence
Que l'âme *dévote* s'avance,
Et que de l'Ecriture elle apprend le secret.
CORNEILLE.

Sais-tu bien cependant, sous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe, et connais-tu la nation *dévote?*
BOILEAU.

‖ Qui marque la dévotion; qui est inspiré par elle : *Air* DÉVOT. *Maintien* DÉVOT. *Ton* DÉVOT. DÉVOTE *prière. Vie* DÉVOTE. *Zèle* DÉVOT. ‖ Qui excite, qui porte à la dévotion : *Rien n'est plus agréable et plus* DÉVOT *que cette église souterraine.* (Chateaub.)

Lis un livre *dévot*, simple et sans éloquence
Avec plaisir pareil
Que ceux où se produit l'orgueil de la science
En son haut appareil.
CORNEILLE.

— *Etre dévot à*, Avoir une dévotion particulière pour : ETRE DÉVOT À *un saint. Vous n'*ÊTES *point* DÉVOT À *la Vierge.* (Mme de Sév.) ‖ Rendre à quelqu'un ou à quelque chose une espèce de culte : ETRE DÉVOT À *l'argent. Il* EST *plus* DÉVOT À *la bouteille qu'à l'eau bénite.*

— *Votre dévot fils*, Formule employée par les souverains catholiques, lorsqu'ils écrivent au pape.

— Substantiv. Personne dévote : *A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, les faiblesses des philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des* DÉVOTS, *je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.* (Mme de Maint.) *Un* DÉVOT *est celui qui, sous un roi athée, serait athée.* (La Bruy.) *La plupart des* DÉVOTS *dégoûtent de la dévotion.* (La Rochef.) *Les* DÉVOTS *ne sont bons à rien.* (Le P. La Chaise.) *Si la miséricorde de Dieu dépendait de certains* DÉVOTS, *les pécheurs seraient bien à plaindre.* (Clément XIV.) *Il est des athées bienfaisants et des* DÉVOTS *égoïstes.* (J. Droz.) *Les métaphysiciens pratiques, ce sont les* DÉVOTS. (J. Joubert.) *Les fanfarons d'honneur et de vertu sont encore plus communs que les faux* DÉVOTS *et les faux braves.* (Sanial-Dubay.) *Il y a deux sortes de* DÉVOTS : *les* DÉVOTS *par inclination et les* DÉVOTS *par terreur.* (Mme C. Bachi.) *Il est dans l'esprit des* DÉVOTES *de se faire un mérite des devoirs accomplis.* (Balz.) *Dans toutes les religions, le* DÉVOT *est un égoïste.* (Raspail.) *Le* DÉVOT *est un trembleur; il aime moins Dieu qu'il ne le redoute.* (Raspail.) *Il y a des* DÉVOTS *indiscrets qui ne croient jamais en dire assez s'ils n'en disent trop.* (Thiers.)

Il est de faux *dévots* ainsi que de faux braves.
MOLIÈRE.

Ah! autre point! contez de lestes anecdotes,
Pour vous faire bien voir de nos jeunes *dévotes*.
PONSARD.

Tous les *dévots* de cœur sont aisés à connaître;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement.
MOLIÈRE.

Fâche-t-on un *dévot*, c'est Dieu qu'on fâche en lui;
Ces apôtres du temps, qui des premiers apôtres
Ne nous font point ressouvenir,
Pardonnent bien moins que nous autres.
Mme DESHOULIÈRES.

Un *dévot* aux yeux creux et d'abstinence blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Evangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
Sois *dévot*; elle dit : sois doux, simple, équitable;
Car d'un *dévot*, souvent, au chrétien véritable
La distance est deux fois plus longue, à mon avis.
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.
BOILEAU.

— *Dévot de place*, Faux dévot, hypocrite qui ment à sa conscience comme un charlatan à son auditoire.

. . . . Rien n'est plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux;